

## Voyage au-delà d'hier, sur les plateaux de l'Aubrac

Le train – un TGV deux-ponts bleu et blanc – a quitté Paris avant 7h du matin. Nous sommes le 3 Aout 2011. Il va faire beau sans doute, mais on ne sait pas. De

toute façon, les trains ignorent le temps qu'il fait ou qu'il va faire. Ils vont simplement. Le notre va à St. Etienne.



Une voix qui chantante grésille 'l'accueil audio' de bienvenue de la SNCF. Le train glisse devant une banlieue ordinaire qui dort encore, un peu rieuse et un peu bleue en ce jour d'été et de vacance qui n'est encore qu'en devenir. Et le train qui glisse arrive St. Etienne. Il est encore tôt, les trains vont si vite aujourd'hui. Nous changeons de quai pour prendre l'autorail qui va au Puy-en-Velay. Voici les 3 notes de musique décalées des gares de France qui annoncent les départs. Les portes du train roulent et claques et un ronflement de moteur diesel nous emmène. Le moteur s'étouffe un instant, reprend son souffle et crache à nouveau de plus belle et plus fort. Je goute cette symphonie mécanique où résonnent bielles et cylindres qui se frappent. Le train fait de deux wagons automoteurs gagne lentement de la vitesse en suivant les méandres de la haute Loire. Le matériel roulant est flambant neuf et son design intérieur aux couleurs de sucre d'orge est futuristique. Mais la voie unique sur laquelle le moteur souffle et pousse pour nous emmener est ancienne. Les courbes qui s'inversent les unes après les autres, à

gauche puis à droite, sont serrées, donnant là la marque des années passées et parties. Les gares – je veux dire les haltes – devant lesquelles nous passons et ne nous arrêtons pas évoquent des hiers lointains. En les regardant passer, je pense voir la France dans un film de guerre. On attendrait presque le sifflement du train et son jet de vapeur blanche revenus pour le tournage. Les passagers réguliers, pas les touristes, sont pour beaucoup des femmes, des jeunes et des ados. Les autres roulent en voiture, je suppose. Mais il y a les touristes aussi qui eux sont de tous les sexes. Quelques uns ont comme nous des sacs à dos qu'ils ont posés à même le sol, comme ça en vrac. Je regarde ces sacs de près, que dis-je, je les scrute. Ils sont tous plus gros que les 2 nôtres et cela me rassure énormément. Celui d'Elliott et le mien sont petits et légers, pensés et paquetés minces avec l'intelligence que donne l'expérience. Ici comme souvent, 'less is more', mais il faut le meilleur d'une vie pour s'en rendre compte.

L'autorail arrive au Puy. En descendant, la gare s'étale devant moi comme elle le fait sur le plan du 'Topo-Guide' que je tiens en marchant. Les voies s'arrondissaient en demi-lune avec derrière sur le plan, mais devant pour nous, le boulevard circulaire qui tourne autour de la ville, mais en restant 'en bas'. En prenant à gauche, nous rejoindrons le chemin de St. Jacques qui lui part 'd'en haut', je veux dire, de la Cathédrale du Puy qui là haut, domine la ville. 'Il faut aller à la Cathédrale pour

la messe du matin' avait dit Frans-Yves, un compagnon des routes d'hier, celles d'Afghanistan et d'au-delà, et qui lui aussi 'a fait' le Chemin de St Jacques, à la dose d'un peu chaque année, par tronçons successifs, avec une poignée de compères-commères de ce 'Mon-Village-en-Yvelines' où





Frans-Yves vit avec élégance depuis quelque temps. 'Après la messe, le prêtre béni les pèlerins à qui il demande un par un d'où ils viennent' avait poursuivi Frans-Yves. 'Tu verras, il en vient de partout, c'est magique'. 'Ne manques surtout pas la messe du départ' ajoutait-il encore. Et nous, Elliot et moi, voici nous n'y allons pas. Nous allons prendre à gauche, couper et rejoindre en bas le Chemin de Compostelle qui part normalement de l'église. Voici donc que nous commençons 'le Chemin' par un raccourci et une entorse à une tradition obligée. Ce n'est pas bien, pensais-je. Et quand je dis 'nous' c'est pour dire Elliott (aka Coyote) et moi. Mais je sais fort bien que je suis le seul à blâmer pour cette erreur, que dis-je, cette faute de gout devant l'histoire et la tradition. Un faux pas pareil, une telle gaffe, c'est est un peu comme prendre un handicap dès le départ, du poids inutile mis par maladresse dans le sac et qu'il faut porter. Mais voilà, le poids d'une gaffe de style est intérieur. Il sera difficile de s'en débarrasser comme on le fait pour les objets du sac qui sont trop lourds et trop inutiles et que l'on revoie par la poste. A ma décharge, en comptant 'nos jours' – au total 12 – l'évidence s'imposait. Pour aller au terme choisi, je veux



dire pour aller jusqu'à Figeac, il fallait partir dare-dare, tourner à gauche sur le boulevard circulaire, éviter l'église et y aller, là maintenant et tout de suite. Et c'est comme cela qu'on va faire. Je tenais au choix de l'étape finale, Figeac, simplement pour le charme de ce nom court et sec qui claqua droit dans ma tête à sa première lecture sur la carte. Ce fut comme si Figeac était le nom familier d'un lieu inconnu qui vibrat et inspirait, droit debout à la proue de ce voyage à pied qui commence au Puy. Figeac serait donc notre destination, là où nous arrêterons la marche.

La rue des Capucins – le début du Chemin de Saint Jacques – est là qui part à gauche. On s'engage Elliott et moi. Le 'Chemin' commence. Alors, le projet qui avait germé dans le virtuel des humeurs brassées par le cœur bascule d'un coup dans la réalité. Les émotions fines et les images d'Epinal mêlées qui étaient l'âme du projet me faisaient voir un pèlerin de parade qui marche en revenance du moyen-âge à pied. Et voici que le réel du Chemin commence. On est au coin de la rue des Capucins qui file à gauche entre les murs de ces maisons cossues de province. Il est tard. Midi tombe sur la ville. Et à midi, il n'est plus temps de trainer. Il n'y a d'ailleurs plus personne sur le Chemin. Ils doivent être tous partis et être maintenant loin devant, ayant commencé tous après la messe pensais-je. Quand je dis 'ils', je pense aux vrais pèlerins, à ceux là qui sont allés à la messe, à ceux qui ne sont pas des cowboys de boulevard s'élançant après tout le monde au sortir du train de Paris en se proclamant pèlerins de Compostelle sans avoir vu de pèlerins.

Nous commençons le Chemin et notre handicap est à trainer sur une rude montée qui grimpe au ciel au sortir

du Puy. Tout commence après les quelques centaines mètres urbains de la rue des Capucins. Le Chemin n'est maintenant plus bordé de maisons mais de murs de pierre qui montent de part et d'autre et bloquent la vue en s'arrêtant à hauteur d'homme. Ils cachent et enserrent des jardins de curé qui entourent des maisons bourgeoises isolées dont on ne voit que la partie supérieure qui émerge les murs. Puis le Chemin fait des virages sur lui-même en s'élevant à l'attaque d'une butte qui monte au ciel sous un soleil qui tape dur et droit. Nous prenons de l'altitude



virages après virages. Les murs ont maintenant disparu et les maisons aussi, laissant voir la ville du Puy qui est maintenant partie, restée en bas. Le cagnât de midi frappe et nous l'ignorons. Au sommet de la butte, la ville est devenue petite et même la cathédrale est 'en bas' rangée avec le reste. La vue se dégage maintenant par devant, ouverte vers un plateau qui s'étend et nous appelle. Nous soufflons un peu et puisons pour la première fois dans nos réserves d'eau. Le Chemin de Compostelle a commencé.

L'idée du 'Chemin de Compostelle', avait mijoté en moi depuis quelque temps. Elle barbotait dans ce creuset secret de ma tête où se mélangent toutes ces choses disparates et vaguement possibles, et qui seront ou ne seront pas, c'est selon. Le projet bascula du virtuel au réel au début de l'été, en répondant à la question de Nathalie: 'que vas-tu faire avec Elliott début Aout?' Interrogé sur l'idée du Chemin, Elliott avait répondu un 'oui' ferme, sans sourcilier, sans hésitation, un oui fier laconique chargé d'un enthousiasme de garçon qui sait déjà que les émotions ne se montrent qu'aux filles. Nathalie, d'abord surprise, s'était ressaisie pour lancer ensuite un 'bon, cela me semble une bonne idée', pensant sans doute, mais ne le disant pas, 'tant que je n'en fais pas partie'. Ensuite, tout fut simple. Il y a eut d'abord internet et quelques égarements dans le cyber-space où le tout-étalé nous perd. Puis, l'identification des vraies adresses utiles conseillèrent l'achat du Topo-Guide qui offre le trajet tronçonné page-par-page, avec cartes et

commentaires, et l'incontournable Miam-Miam-Dodo pour trouver gîtes et couvert.

Sur le guide, l'itinéraire, je veux dire 'Le Chemin de St Jacques', est une succession d'étapes pré-identifiées, pré-taillées et offertes à prêtes à marcher. Elles sont de distances différentes, mais chacune a été conçue pour le randonneur ordinaire avec une intelligence de l'ensemble. Parmi les difficultés qui varient d'un jour à l'autre, il y a le ou les dénivelés du jour avec le Chemin qui peut monter ou même monter et remonter encore après être descendu le temps d'une vallée où coule un fleuve qui est en bas et qui est à traverser. Il ya également l'agrément des lieux proposés comme étape qui vont dicter l'offre de s'arrêter ici ou là et enfin aussi, l'intelligence de l'itinéraire proposé où la marche à faire chaque jour alterne entre le long, l'un peu plus long et le très-très long. Ainsi, les difficultés des étapes se suivent, mais sont différentes à l'image du relief du chemin étalé devant les yeux, fait de creux et de bosses qui s'enchainent. Humble pour une fois, je présume que le guide sait mieux que moi la logique, sans doute savante, que ce découpage suit, mais que j'ignore et à laquelle j'adhère. Je suivrai donc les étapes du guide dont la première est déjà entamée.

Le 'Topo Guide' donne des estimées pour les temps de parcours, qui à ce stade sont pour moi la seule référence disponible. Pour l'étape du 1<sup>er</sup> jour, le guide annonce 6 à 7 heures. Mais que ces temps veulent-ils dire pour nous? Nous voilà partis très tard – à midi – avec Elliott qui n'a que 13 ans. Que vont-elles être ces 6